



HAL
open science

La difficile féminisation des métiers de la propreté urbaine. Le cas des éboueurs et des balayeurs d'une agglomération française

Marine Béguin

► **To cite this version:**

Marine Béguin. La difficile féminisation des métiers de la propreté urbaine. Le cas des éboueurs et des balayeurs d'une agglomération française. *Initio*, 2015, Genre, éducation et travail, 5 (1), pp.92-108. hal-02969072

HAL Id: hal-02969072

<https://hal.science/hal-02969072>

Submitted on 20 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

La difficile féminisation des métiers de la propreté urbaine. Le cas des éboueurs et des balayeurs d'une agglomération française

Marine Béguin
Ph.D. en sociologie
Université de Lorraine

Résumé

Fruit d'une enquête sociologique auprès d'éboueurs et de balayeurs d'une agglomération française, cet article rend compte de la difficulté pour les femmes d'entrer dans les métiers du nettoyage urbain. Nos résultats montrent que devenir éboueure ou balayeuse demeure compliqué pour les femmes alors qu'elles sont largement majoritaires dans le secteur du nettoyage domestique. L'exclusion des femmes du secteur de la propreté urbaine s'explique notamment par le fait que ce secteur s'est construit en un « bastion masculin ». D'ailleurs, les responsables de la propreté urbaine ont tendance à propager et légitimer l'idée selon laquelle les femmes n'ont pas leur place dans un monde traditionnellement masculin. Dans le contexte étudié, une femme est malgré tout parvenue à « percer » ce secteur en devenant balayeuse.

Mots-clés

Féminisation/Propreté urbaine/Éboueur/Balayeur

Introduction

Cet article s'intéresse aux agents de propreté urbaine, à savoir les balayeurs, aussi appelés agents de nettoyage et les éboueurs, de plus en plus désignés ripeurs¹. Il prend appui sur les résultats issus de notre thèse de doctorat en sociologie (Béguin, 2013) qui visait à analyser ce que mettent en œuvre, consciemment ou inconsciemment, les éboueurs et les balayeurs pour « tenir le coup » dans ces métiers dévalorisés. La sociologie s'est relativement peu intéressée à ces deux métiers et les écrits sur le sujet demeurent éparés. Bien que notamment Lambelet (2005) ait porté un regard ethnologique sur les éboueurs, il faut admettre que la discipline s'est tenue à distance de l'objet « déchet ». Ainsi, certains

¹ Le terme ripeur est synonyme de celui d'éboueur, il est de plus en plus utilisé. Cette évolution sémantique réside d'une part dans la rupture symbolique. Afin de modifier le recrutement et l'image du métier, précise Anne-Chantal Dubernet (2002), il était nécessaire de changer l'appellation trop connotée négativement. D'autre part, le mot « ripeur » n'appartient pas au vocabulaire de la gestion des déchets et en ce sens opère par substitution sémantique l'effacement des ordures (Dubernet, 2002). En outre, le verbe « riper », qui signifiait gratter, étriller, a disparu aujourd'hui du vocabulaire courant et a désormais uniquement une acception technique. Ce terme fait donc oublier les boues et technicise le métier.

travaux, relevant de l'ergonomie, ont porté sur le métier d'éboueur (Bourdouxhe, Guertin et Cloutier, 1992; Volkoff, 2006), alors que quelques sociologues des professions et du travail ont focalisé leur attention sur le métier de balayeur (Jolé, 1998) et sur celui de ripeur (Corteel et Le Lay, 2011a). Néanmoins, « les déchets et leurs travailleurs constituent souvent un objet d'étude "de circonstance" examinés ponctuellement » (Corteel et Le Lay, 2011b, p. 23). Nous avons donc fait le choix de nous intéresser à ces deux métiers et à ceux qui les exercent et d'analyser pourquoi le nettoyage urbain mis en œuvre par le travail des agents de propreté urbaine est une activité principalement masculine. Les balayeurs de l'agglomération étudiée font partie de la fonction publique territoriale. Ils effectuent des tâches de nettoyage notamment du lavage, du balayage, du nettoyage de graffitis ainsi que du désherbage et de la collecte des déchets comme le contenu des corbeilles publiques et des déjections canines. Les éboueurs de l'agglomération à l'étude doivent collecter les déchets de l'ensemble des habitants et des entreprises des 20 communes de l'agglomération. Dans toute la France, les femmes restent très minoritaires dans le secteur de la propreté urbaine. On estimait à environ 3 % le nombre de femmes éboueuses en 2007 (Gernet et Le Lay, 2011). En ce qui concerne précisément l'agglomération à l'étude, un constat est à relever : aucune femme éboueuse et une seule femme balayeuse. Pourtant, les métiers du nettoyage, notamment industriel et domestique sont ouverts aux femmes et féminisés à hauteur de 70 % (Bretin, 2000). Comment alors expliquer cette féminisation quasiment inexistante dans ces deux métiers?

Dans le cadre de cet article, nous examinons, dans un premier temps, comment et pourquoi ces deux métiers se sont imposés comme des « bastions masculins ». Puis, à partir de nos résultats de recherche, nous tenterons de montrer ce qui justifie – dans le discours des responsables des agents de propreté urbaine, mais aussi dans le discours des éboueurs et des balayeurs eux-mêmes – la masculinisation de ces deux métiers. Enfin, nous nous intéressons à l'entrée et au parcours dans le métier, de l'unique femme balayeuse de l'agglomération à l'étude.

1. Cadrage théorique

Notre article est à la croisée de la sociologie du travail et de la sociologie du genre. Il s'inspire notamment des travaux de Nicky Le Feuvre dans la mesure où le phénomène de féminisation des métiers traditionnellement masculins tel que ceux du bâtiment, de l'agriculture ou de la propreté urbaine est un phénomène complexe qui doit, selon cette auteure, n'être abordé « qu'après avoir analysé en détail les mécanismes de l'exclusion historique des femmes de ces espaces sociaux » (Le Feuvre et Guillaume, 2007, p. 12). Afin de comprendre pourquoi la propreté urbaine est un « bastion masculin », entendons par là un secteur traditionnellement masculin, nous sommes partis de ses éléments fondateurs. Ces éléments, qui s'appuient sur des représentations sociales, sont ceux de la masculinité, laquelle renvoie ici à l'ensemble des attributs socialement construits et associés à l'homme en opposition à ce qui est plutôt perçu comme la féminité. Ainsi, « les secteurs du social, de la santé, de l'enseignement et de la bureautique, sans oublier quelques métiers créatifs comme le design et la décoration » sont généralement occupés par des femmes (Scotto, Sappe et Boyer, 2008, p. 26) alors que les métiers de technicité, dangereux et requérant de la force physique sont traditionnellement réservés aux hommes (Gallioz,

2007). La masculinité et la virilité sont d'ailleurs des valeurs primordiales dans les secteurs traditionnellement masculins (Molinier, 2000) et l'on comprend que, vu de l'intérieur, la féminisation de ces métiers pourrait les remettre en cause.

À cet égard, la notion de rapport « viril » au travail, que nous appréhendons sous l'angle de la psychodynamique du travail, est éclairante puisqu'on y voit la virilité comme « une défense mobilisée contre la souffrance dans le travail » (Molinier, 2000, p. 31). De même, afin de comprendre comment une femme a pu intégrer le secteur de la propreté urbaine – un secteur traditionnellement masculin – les concepts de « sursocialisation » et de « suradaptation » que propose Buscatto (2008) ont été mobilisés. Dans le cas de l'intégration des femmes dans les métiers traditionnellement masculins, la sursocialisation fait référence au cumul de ressources familiales, scolaires et professionnelles facilitant leur entrée dans ces métiers. Cette « sursocialisation » – qui a aussi été observée notamment chez les ingénieures (Marry, 2004), les professeures du secondaire (Cacouault-Bitaud, 1999) et les artistes-peintres (Trasforini, 2007) – s'accompagne souvent d'une « suradaptation » sociale et individuelle à un environnement très masculin (Buscatto (2008). La notion de « suradaptation » se rapproche ici du concept de « virilité » défini par Le Feuvre comme « la possibilité d'adopter des pratiques sociales autrefois réservées aux hommes » (Le Feuvre et Guillaume, 2007, p. 13).

Par ailleurs, nous préférons le terme « éboueur » à celui d'« éboueuse », car le suffixe « euse » peut être « senti stylistiquement péjoratif » (Arbour, De Nayves et Royer, 2014, p. 46). De même, nous utilisons le terme balayeur car balayeuse nous semble renvoyer avant tout à la machine. L'absence de féminisation officielle de ces deux appellations de métiers est en soi révélatrice du peu de place laissée aux femmes dans ces professions et tout à fait cohérente avec l'hégémonie des hommes que l'on peut observer dans ces professions.

2. La propreté urbaine : un bastion masculin

Le secteur de la propreté urbaine dont il est question dans le présent article est composé de 116 éboueurs masculins et de 165 balayeurs dont, une seule femme. Ce secteur est donc quasi exclusivement masculin et s'est construit comme tel. Les caractéristiques mêmes du métier tendent d'ailleurs à servir de justification pour maintenir les femmes à distance de ce bastion masculin.

2. 1 Technicité et masculinité

La technicité associée au métier de ripeur, et plus encore à celui de balayeur, participe d'ailleurs de la construction de ces métiers en des « bastions masculins ». En effet, le recours à la technique et à l'utilisation des outils est traditionnellement associé à la masculinité (Scotto *et al.*, 2008). Dans le secteur du nettoyage urbain, la mécanisation a progressivement aidé les balayeurs à mettre en œuvre les missions de lavage et de balayage. Au début des années 1900, ce sont des entreprises contractuelles qui se chargent de la collecte des déchets de Paris. Chaque jour, une cloche annonce l'arrivée du tombereau qui est la plupart du temps guidé par des chevaux et « escorté d'une équipe composée de deux

ouvriers municipaux, d'un cantonnier, d'une ouvrière balayeuse et d'un chiffonnier » (De Silguy, 1996, p. 32). Il est à noter ici qu'une « ouvrière balayeuse » fait alors partie de l'équipage qui n'est pas encore mécanisé. Les ordures sont ensuite acheminées vers de vastes décharges ou, au mieux, dans des usines de traitement. L'utilisation de la benne hippomobile perdure des années, car elle semble suffisamment efficace; les trajets qu'elle doit effectuer sont courts et les chevaux peuvent parcourir sans peine ces courtes distances. Les tombereaux hippomobiles seront néanmoins progressivement remplacés par des tracteurs électriques et à essence, munis de bennes basculantes à couvercles coulissants (Trebord, 2008). Pour ce qui est du nettoyage urbain, s'il commence à se mécaniser à la fin du XIX^e siècle avec les premières balayeuses mécaniques et l'arrosage à la lance, il faut attendre la fin de la Première Guerre mondiale pour que la mécanisation vienne véritablement s'immiscer dans le travail de propreté et commence à supplanter la main humaine (De Silguy, 1996). Le recours aux balayeuses mécaniques et le nettoyage à la lance sont plus fréquents. Aujourd'hui, les balayeurs de l'agglomération étudiée ont moins recours au traditionnel balai et davantage à des machines comme la balayeuse², « le tuyau »³, l'« hydrogommeuse »⁴ et les camions de lavage, sans quoi, selon les responsables du secteur, ils ne pourraient ni réaliser le travail de nettoyage dans le temps imparti, ni satisfaire les exigences réclamées par leurs supérieurs. Ces machines qui ont accompagné peu à peu la main humaine semblent avoir justifié l'éloignement des femmes de ces activités et de ces métiers (Béguin, 2013) puisque leur utilisation est traditionnellement réservée aux hommes (Löwy et Marry, 2007). En ce sens, Benelli (2011) avait déjà souligné au sujet du nettoyage des locaux professionnels cette même division sexuelle du travail qui éloigne les femmes de la technicité. Cette auteure a constaté que les « nettoyeuses » travaillent en effet majoritairement avec des outils caractérisés par un faible niveau de technicité tels que le balai, la serpillière et l'aspirateur tandis que les hommes se chargent des tâches qui impliquent d'emblée l'utilisation de machines.

2.2 Force physique et masculinité

La croyance selon laquelle la femme est fragile tandis que l'homme est fort prend racine dès la fin du XVII^e siècle dans la médecine et la science des Lumières (Gallioz, 2006). C'est d'ailleurs le XIX^e siècle qui va asseoir ce stéréotype de la femme fragile. En effet, c'est au cours de cette période, où l'on retrace le modèle bourgeois de la famille, c'est-à-dire celui où la femme est inactive, que le modèle de la femme au foyer se répand dans les autres sphères sociales (Jobin, 1995). Les femmes se doivent de plus en plus d'être confinées, protégées, à l'abri, voire même enfermées, dans la maison paternelle ou conjugale. Dans cette logique, on amène les femmes à croire que si elles refusent cette assignation à domicile, elles prennent le risque de perdre leur pouvoir reproducteur (Gallioz, 2006). Au fil du temps, si ce mythe de la femme fragile s'est légèrement étioilé, il continue d'alimenter des représentations de la femme et donc de l'homme leur bloquant ou

² La balayeuse s'apparente à un petit camion qui permet, grâce à ses deux brosses rotatives, de ramener tous les déchets vers le centre de la machine où un tuyau aspirant les envoie dans la benne de la balayeuse.

³ Cette machine permet de faire du balayage mécanique. Elle ressemble à s'y méprendre à une balayeuse si ce n'est qu'est fixé sur son toit un gros tuyau – d'où son surnom – permettant d'aspirer au-dessus, en dessous et entre les voitures.

⁴ L'« hydrogommeuse » projette de l'eau à haute pression additionnée de de l'air et du sable et permet le nettoyage des tags.

leur conseillant des métiers qui leur seraient de fait réservés. C'est dans cette optique que les métiers d'éboueur et de balayeur ne seraient pas accessibles aux femmes parce qu'ils nécessitent une force physique. Les métiers de la propreté urbaine sollicitent en effet le corps des agents, de sorte que les douleurs physiques deviennent nombreuses et durables. Ainsi, sur le territoire étudié, tôt le matin ou tard le soir, l'éboueur parcourt chaque jour une dizaine de kilomètres pour collecter entre trois et quinze tonnes de déchets. Cette charge est augmentée par la fréquence des montées et descentes du camion (Bourdouxhe *et al.*, 1992) d'autant plus qu'elles se font, la plupart du temps, à un rythme très rapide.

Quant aux balayeurs, le caractère éprouvant du travail de nettoyage est bien souvent occulté en raison de sa proximité avec le travail domestique (Bretin, 1995), même si leurs tâches n'en demeurent pas moins pénibles. Les agents de nettoyage subissent les mêmes contraintes que leurs collègues éboueurs : s'ils effectuent du balayage manuel, ils arpenteront « les rues pendant plusieurs heures en poussant un véhicule de fer pesant plusieurs dizaines de kilos, tout en maniant le balai principalement à la seule force des parties supérieures du corps » (Le Lay, 2008). Dans cette situation, le poids du chariot à roulettes, du balai, des déchets collectés rendent physique et pénible le travail surtout à la fin de la tournée lorsque des dizaines de kilomètres ont été parcourus à pied, mais cela n'empêcherait pas les femmes d'effectuer cette tâche. En effet, la condition physique et la force physique restent, selon Dowling (2002), Mathieu (1985) ou Gallioz (2008) une représentation sociale purement construite qui tend à justifier les inégalités d'accès des femmes à des professions, celles d'éboueur et de balayeur ne faisant pas exception. D'ailleurs, les femmes ont toujours montré qu'elles étaient capables de mobiliser une force physique pour réaliser des travaux pénibles. Ceci fait penser au Moyen Âge, lorsque des femmes exerçaient des activités très difficiles que « nous sommes plutôt habitués à considérer comme “typiquement masculines”, par exemple la métallurgie ou le bâtiment » (Opitz, 1990, p. 391). Plus récemment, le travail d'aide-soignant est majoritairement et traditionnellement assuré par des femmes alors qu'il est aussi exigeant physiquement et demande de la résistance (Arborio, 2001; Messing et Elabidi, 2002). Ces exemples remettent, sans doute, en question ces prétendues inégalités de force physique entre les hommes et les femmes selon lesquelles « les caractéristiques techniques et symboliques des professions, comme les qualités qu'elles nécessitent, sont [...] associées à un sexe et pensées comme lui étant “naturellement” attachées » (Zolesio, 2009, p. 119).

Après avoir constaté comment et pourquoi les deux métiers de la propreté urbaine se sont imposés en « bastions masculins » et avant de s'intéresser au parcours de l'unique femme balayeuse rencontrée dans le cadre de notre enquête de terrain, il importe d'explicitier nos choix méthodologiques.

3. Méthodologie de la recherche

Cet article repose sur les résultats de notre recherche doctorale, laquelle se focalise sur une agglomération de plus de 200 000 habitants, située dans le Grand Est de la France. Une enquête de terrain réalisée pendant 8 mois, plus spécifiquement entre janvier 2011 et novembre 2012, a été réalisée dans une entreprise de collecte des déchets auprès de 116 éboueurs et dans le service nettoyage de l'agglomération à l'étude auprès des 165

balayeurs. Une méthodologie mixte combinant des méthodes qualitatives et quantitatives a été privilégiée. Ainsi, sur le plan qualitatif, 117 entretiens ont été réalisés : 28 avec les balayeurs, 47 avec les éboueurs et 42 avec les responsables des agents de propreté urbaine (élus, directeurs, chefs d'équipe). Les entretiens, d'une durée moyenne de 90 minutes, se sont déroulés sur le lieu de travail des enquêtés, dans une salle de pause. Nous nous sommes d'abord entretenus avec les responsables des éboueurs et des balayeurs afin d'en savoir plus sur les orientations de la propreté urbaine, sur les conditions de recrutement des agents et sur les conditions de travail de ces derniers. Puis, nous avons réalisé des entretiens avec les éboueurs et les balayeurs, lesquels ont abordé plusieurs thèmes : le parcours professionnel, les tâches quotidiennes, les relations de travail, les représentations du sale et l'image de soi. L'entretien semi-directif est la méthode qui nous a permis de saisir toutes les rhétoriques développées par les balayeurs et les éboueurs afin de supporter leur métier. Mais comme « l'entretien ne peut se suffire à lui-même » (Fournier et al., 2008, p. 13), il nous fallait aussi avoir accès aux actes mis en œuvre par les éboueurs et les balayeurs afin de « tenir le coup ». La méthode de l'observation est alors apparue comme une évidence. Il était en effet essentiel que nous ayons accès au « dire » ainsi qu'au « faire »; que nous écoutions, que nous suivions les éboueurs et les balayeurs et plus encore que nous participions à leurs tâches afin de saisir, dans notre esprit, et de sentir, dans notre corps, toute la teneur et toute la complexité de leurs tâches; c'est pourquoi l'observation directe et l'observation participante ont été combinées. Appréhender le métier d'éboueur et de balayeur consistait donc aussi à tirer un conteneur jusqu'à la benne, à souffler les feuilles, à passer le balai, à manier le jet haute pression. Il s'agissait également prendre le temps de discuter avec les agents, pendant les pauses, de choses et d'autres, et pas seulement du travail. C'est sans doute aussi grâce à ces différents moments informels que nous avons réussi à établir avec eux des relations régulières et approfondies fondées sur la confiance. Au total, nous avons effectué près de 200 heures d'observation auprès des éboueurs et des balayeurs. Le but étant d'assister à un maximum de tournées différentes auprès d'agents différents.

Sur le plan quantitatif, un questionnaire a été présenté aux éboueurs et aux balayeurs, questionnaire dont les 54 questions fermées avaient pour but d'établir une « photographie » des caractéristiques générales de notre population et de leurs points de vue concernant leur métier. Ce choix de privilégier des questions fermées a été arrêté, car nous supposons d'une part que les agents de propreté urbaine ont un rapport à l'écrit assez distant, notamment dû au fait qu'ils l'utilisent peu dans leur travail, d'autre part, que répondre au questionnaire pouvait être assez long. Par ailleurs, le taux de réponse élevé de 87 % peut s'expliquer par le fait que nous avons nous-mêmes distribué les questionnaires aux balayeurs lors de leurs pauses et aux éboueurs avant leurs prises de service de sorte que les agents le remplissaient et nous le remettaient immédiatement.

4. Quelles entraves à la féminisation dans le secteur de la propreté urbaine?

Si les métiers de la propreté urbaine ont été construits et se sont maintenus à travers le temps en des « bastions masculins », nos résultats de recherche montrent que le discours des responsables de la propreté urbaine, des éboueurs et des balayeurs eux-mêmes continue d'alimenter et de confirmer l'hégémonie masculine de ce secteur urbain.

4.1 Le regard des responsables de la propreté urbaine sur la féminisation des métiers

Selon les responsables de la propreté urbaine, l'arrivée des femmes dans des métiers traditionnellement masculins implique entre autres des aménagements et des restructurations des locaux professionnels. Par exemple, les vestiaires et les douches dont disposent les éboueurs et les balayeurs sont exclusivement masculins, et une plus forte féminisation des deux métiers nécessiterait des travaux pour séparer les employés des deux sexes en ces lieux intimes. Comme le souligne Le Lay (2015) au sujet des éboueurs de Paris, dédoubler les vestiaires, les douches, les toilettes exige temps et argent. Les responsables des éboueurs et des balayeurs ne semblent pas prêts à faire cet effort pour permettre la féminisation des métiers :

Les douches sont uniquement masculines, les vestiaires c'est la même chose, si on a des femmes, faudra séparer, mais comme on en n'a pas, ça coûte trop d'argent, trop de temps pour le faire, on le fera le jour où on aura des femmes, on sera obligé (Gaby⁵, responsable, collecte des déchets).

Pour les responsables des éboueurs et des balayeurs, c'est l'absence de femmes qui justifie l'absence de vestiaires leur étant dédiés et non l'inverse. Pourtant, on peut penser que des vestiaires uniquement réservés aux hommes constituent de fait un frein au recrutement d'un plus grand nombre de femmes. D'ailleurs, l'unique femme balayeuse de l'équipe – dont il sera question ultérieurement – est autorisée à utiliser les douches et les vestiaires féminins réservés aux salariées des espaces verts ou peut disposer des vestiaires de ses collègues masculins lorsqu'ils n'y sont pas. Mais l'un ou l'autre des arrangements est contraignant à la fois pour elle et pour ses collègues. Cette situation, qui demeure exceptionnelle, serait impossible dans le cas où un plus grand nombre de femmes étaient recrutées. C'est entre autres ce qui, selon les responsables de la collecte des déchets et du nettoyage, justifie l'hégémonie masculine.

Les responsables des éboueurs et des balayeurs expliquent également l'absence de femmes dans les métiers de la propreté urbaine par la force physique nécessaire pour exercer ces métiers. D'une part, ils appuient l'idée selon laquelle la femme serait plus faible, plus fragile physiquement que l'homme, et qu'elle serait donc incapable d'assumer les tâches attendues :

La dureté du travail peut-être expliquerait le fait qu'on n'ait pas de femme. C'est un métier physique, y'a des charges de plus de 50 kilos à porter donc pour une femme c'est pas forcément facile (Stéphane, responsable, nettoyage).

C'est un métier physique, c'est un métier dans lequel la condition physique est incontournable donc c'est des gars, des beaux gars sportifs, musclés, ils font beaucoup de sport à côté pour se maintenir en forme donc vous en avez c'est des musclors (Yannick, responsable, nettoyage).

⁵ Nous utilisons, tout au long de notre article des noms d'emprunt afin de conserver l'anonymat de nos enquêtés.

Pourtant, paradoxalement, les femmes sont recrutées en tant que balayeurs pour des emplois d'été et sont donc aptes à assurer ces tâches physiques :

À cette heure-ci, les seules femmes que j'arrive à employer c'est en job d'été, c'est des étudiantes, elles font notamment tout ce qui est désherbage. En job d'été, c'est très facile d'atteindre, on va dire sur 50 étudiants, on va dire 10 % de femmes (Stéphane, responsable, nettoyage).

Qui plus est, le désherbage qui est assigné aux femmes recrutées est considéré par les balayeurs comme l'une des tâches les plus exigeantes physiquement. En effet, en 2008, afin de satisfaire aux normes environnementales, les désherbants chimiques ont été interdits et les balayeurs ont dû utiliser leur force physique de travail. Il s'agit d'une tâche qu'ils n'apprécient guère, car elle exige d'une part un effort physique important si bien que certains balayeurs qualifient cette mission de « travail de forçat ». D'autre part, elle nécessite la manipulation d'outils que les balayeurs considèrent comme « inadaptés ». Les agents de nettoyage doivent en effet utiliser des outils qu'ils n'avaient pas l'habitude de manipuler : la « binette » et le « tirer-pousser », autant de matériels qui s'avèreraient insuffisamment efficaces, compliqués à manier et nécessitant des postures inconfortables (Béguin, 2015).

Les interactions entre les femmes potentiellement recrutées dans le secteur de la propreté urbaine et le personnel masculin du domaine suscitent des craintes chez les responsables du secteur. Ils s'interrogent sur la capacité d'une femme à se faire une place dans un collectif exclusivement masculin :

Bon c'est vrai qu'il faut quand même un certain courage de la part d'une femme parce qu'elle va se retrouver dans un monde d'hommes, c'est clair, puis c'est pas forcément des tendres, donc il faut quand même quelqu'un qui sache se faire respecter (Gaby, responsable, collecte des déchets).

Selon plusieurs de nos enquêtés, il faut avoir « du caractère » (Gallioz, 2008), c'est-à-dire avoir une certaine autorité pour se faire respecter et savoir prendre « sur soi » pour tolérer les possibles remarques misogynes et machistes, mais la nécessité d'avoir du caractère pour se défendre contre des attaques personnelles est aussi vraie pour les hommes nouvellement recrutés dans le métier.

Les horaires atypiques expliqueraient également, selon les responsables du secteur de la propreté urbaine, l'absence de femmes dans ces professions. En effet, la collecte des déchets et le nettoyage sont des tâches qui s'effectuent en horaires décalés –le plus souvent tôt le matin ou tard le soir, ce qui, de leur point de vue, découragerait les femmes à postuler à ces postes : « En hiver on fait des séances de 12 heures d'affilée donc de trois heures du matin à 15 heures et de 15 heures à 3 heures du matin... ça attire pas beaucoup de femmes » (Stéphane, responsable, nettoyage).

Toujours selon ces responsables, les métiers d'éboueur et de balayeur, parce qu'ils sont exercés en horaires décalés, ne seraient pas conciliables avec les activités ménagères,

lesquelles semblent assignées, de fait, aux femmes par les recruteurs de la propreté urbaine. Les acteurs de ce secteur semblent en effet avoir intégré l'idée selon laquelle les femmes sont cantonnées aux activités domestiques et ont en l'occurrence besoin de temps pour y vaquer. Au même titre que la chirurgie paraît, selon Zolesio (2009), incompatible avec l'image d'un « métier de femme » (Perrot, 1987), la propreté urbaine le serait ici tout autant.

4.2 Le regard du personnel masculin sur la féminisation de leur métier

La complexité de la féminisation de métiers largement masculins serait aussi due au type de relation qu'entretient le personnel masculin avec les collègues féminines. Traditionnellement, la femme y est cantonnée aux tâches les plus faciles, les moins physiques et les plus « adaptées » à sa physiologie. À l'inverse, sont réservés aux hommes les travaux les plus pénibles et les plus périlleux (Gallioz, 2008; Michel, 2011). Ces représentations sont prégnantes et empêchent les femmes qui exercent des métiers traditionnellement masculins d'exécuter les mêmes tâches que les hommes; elles jouiraient d'une sorte de « traitement de faveur » qui consiste à les exempter des travaux trop pénibles. Il importe de mentionner que nous avons nous-mêmes « bénéficié » de ces privilèges lors de nos observations participantes. Par exemple, dans le cadre de l'observation d'une tournée de collecte de déchets, nous avons proposé de transporter un conteneur de papier pour aider. L'agent en présence a immédiatement refusé prétextant que ce conteneur était trop lourd et qu'il fallait le laisser faire. On peut y voir là une illustration de la façon dont ces hommes établissent une différence de genre, dans l'exercice de leur métier, par la manifestation de comportements galants et protecteurs. Trompette, Saglio et Dufoulon (1999) avaient déjà souligné ce « marquage féminin » dans le cadre d'une étude sur la féminisation des navires de guerre. Les femmes sont protégées ou du moins mises à l'écart comme le sont, par exemple, les employées travaillant dans les prisons étudiées par Malochet (2005). Le fait que les hommes s'assignent les travaux les plus difficiles peut être compris comme un moyen de réaffirmer une identité masculine que pourrait menacer l'arrivée des femmes dans un univers professionnel traditionnellement masculin, comme l'avait déjà observé Gallioz dans ses recherches (2007).

Toutefois, cette répartition inégale des tâches peut aussi être vue comme une augmentation de la charge de travail pour les hommes. D'ailleurs, ce surplus de travail que les employés masculins s'assignent à la place de leurs collègues féminines se traduit, la plupart du temps, par ce qui est sale, difficile, pénible, fatigant. Gallioz (2007) constate à cet égard que, d'emblée, les ouvriers assument volontiers les tâches les plus pénibles, mais, ils questionnent, voire déplorent ensuite cette répartition du travail. Les femmes qui choisissent un métier exercé par une majorité d'hommes « se heurtent inévitablement à la résistance des stratégies collectives viriles » (Molinier, 2002, p. 110). Cela justifie conséquemment une réticence de la part des agents de propreté urbaine à voir se féminiser leur travail. L'entrée des femmes dans les services de nettoyage et de collecte des déchets ne semble donc possible qu'à condition « que l'on dissocie la norme professionnelle des conventions liées à l'appartenance de genre » (Trompette, Saglio et Dufoulon, 1999, p. 17). Autrement dit, il semble nécessaire pour que le secteur de la propreté urbaine se féminise que les hommes laissent de côté les représentations sociales traditionnellement associées aux femmes qui sont incompatibles avec les métiers d'éboueur et de balayeur.

La notion de rapport « viril » au travail (Molinier, 2000) appliquée au cas des éboueurs et des balayeurs permet de comprendre que les difficultés et les pénibilités des métiers de la propreté urbaine, plutôt que d'être vues négativement, sont souvent appréhendées par les travailleurs comme l'occasion de les affronter et de les dépasser, c'est-à-dire de démontrer son courage, sa bravoure, sa capacité à rester dans ces métiers (Le Lay, 2015). Ces « stratégies défensives » Dejours (2000), qui sont mises en place par des collectifs d'hommes pour tenir bon dans des situations de travail qui comportent des risques et dangers, sont prégnantes dans le secteur de la propreté urbaine où la virilité occupe une place très importante. À travers leurs propos, il est possible de constater que les éboueurs et les balayeurs ont pris l'habitude de ces efforts et, pour reprendre encore une fois les mots de Dejours (2000), mettent à distance, annihilent ou refoulent ce que Gallioz (2006) voit comme « l'expression même de la peur, de la souffrance ou de la douleur » (p. 107).

Les éboueurs rencontrés dans le cadre de notre étude accordent ainsi une grande importance à la force physique et au courage dont ils font preuve; montrer sa souffrance, ses peurs n'est ni possible, ni admissible dans ce collectif de travail. Au contraire, les éboueurs et les balayeurs vont faire fi des règles de sécurité et se mettre parfois volontairement en danger. Cela se donne à voir dans leurs discours, mais également dans les tâches qu'ils réalisent. En effet, nous avons pu observer, à de nombreuses reprises, des ripeurs qui ne respectent pas les règles de sécurité édictées par leur entreprise. Par exemple, nombre d'entre eux courent du début à la fin de la tournée alors que seule la marche rapide est autorisée. L'entreprise de collecte des déchets interdit à ses ripeurs de courir, car cette pratique augmenterait le risque de chutes, de malaises et si, à court terme, les éboueurs peuvent se satisfaire de quelques minutes gagnées, à plus long terme, courir augmenterait la fatigue. Pourtant, certains ripeurs sautent du camion-benne encore en marche; une pratique également interdite par leurs responsables. Quant aux balayeurs, certains travaillent sans gants même lors de la manipulation des produits chimiques servant à effacer les graffitis, ou jettent plusieurs sacs de corbeilles publiques à la fois dans la trémie de leurs camions alors qu'il est attendu qu'ils les y déposent et les chargent un par un. En effet, lorsque les balayeurs jettent les déchets, ils risquent de subir une élongation musculaire ou de percuter un collègue ou un passant. Ces attitudes, que l'on peut considérer comme des démonstrations de force s'expliquent par le fait que « plus le travail est pénible, plus la virilité est une valeur cruciale de l'univers professionnel » (Michel, 2011).

Ainsi, l'éboueur ou le balayeur en s'exposant de manière délibérée au risque et en sortant indemne cherche à prouver sa valeur ou encore sa force. Les éboueurs et les balayeurs tentent de prouver à eux-mêmes, mais aussi aux autres – les passants, les touristes – qu'ils maîtrisent les risques. Ils s'affichent comme étant capables de ne pas se blesser, d'éviter les chutes et les accidents et donc, de rivaliser avec le risque et le danger. Dans cette logique, la maîtrise des risques fait partie intégrante du métier d'éboueur et de balayeur. Mais, dans le rapport au risque se joue également l'inclusion dans un collectif de travail, dans un groupe. En effet, s'ils veulent être acceptés par l'équipe formée par des collègues plutôt expérimentés, les nouveaux recrues doivent, très vite, être capables d'affronter les risques, de faire avec et de s'y mesurer : « il faut exposer son "courage viril" » (Michel, 2011, p. 187) pour reprendre l'expression formalisée par Frédéric Michel. Dès l'entrée dans le métier, l'éboueur ou le balayeur débutant devra par conséquent faire preuve de courage

et de bravoure afin d'être intégré. Ainsi le ripeur, le balayeur doit être capable d'assumer la charge de travail et la pénibilité, caractéristiques incontournables du métier, mais doit également montrer qu'il est en mesure de « tenir le coup » face aux principaux risques : les chutes, les malaises, les blessures, les accidents de la circulation, sous peine de quoi il pourrait être rapidement vu, comme l'expriment nos enquêtés, comme un « nouveau », une « chochette », une « femmelette »⁶ qui n'a pas tenu le coup. La vulnérabilité est ici d'emblée associée aux femmes et l'on comprend dès lors que la féminisation des métiers viendrait déstabiliser les croyances défensives viriles.

5. Une tentative de féminisation du métier de balayeur

Une seule femme, qui travaille au service de nettoyage, est présente dans le secteur de la propreté urbaine étudié, ce qui nous a incités à nous intéresser plus particulièrement à son profil, à son insertion et à son parcours dans le métier. Comment cette femme a-t-elle pu intégrer le métier? Qu'a-t-elle été contrainte de mettre en œuvre pour entrer et rester dans la profession? Est-ce qu'elle a réussi à s'intégrer dans le collectif de travail?

5.1 Andrea : « sursocialisée et suradaptée » au « monde » masculin

La première fois que nous avons rencontré Andrea⁷, c'était lors d'une passation de questionnaires, pendant la pause de son équipe⁸. Au premier abord, nous ne nous étions pas aperçues qu'elle était une femme. En effet, avec son visage et ses cheveux dissimulés sous une casquette, vêtue de son uniforme de travail et assise entre plusieurs collègues masculins, il était difficile de la différencier de ses collègues. Toutefois, elle s'est rapidement manifestée auprès de nous en levant la main, s'étonnant qu'aucune question ne porte sur le sexe du répondant à l'enquête. Il est important de préciser que les questions de notre questionnaire ont été rédigées à la suite d'une enquête exploratoire basée, d'une part, sur des entretiens auprès de 5 responsables; ces derniers n'ayant jamais précisé la présence d'une femme dans leur service. D'autre part, les 25 premiers questionnaires ont été distribués dans chaque service – collecte des déchets et nettoyage – et nous n'avions pas plus été informées de la présence d'Andrea. On peut voir là un indice d'un manque de considération, de la part des responsables du secteur de la propreté urbaine, envers cette « percée » féminine dans un métier essentiellement masculin. Les résultats de notre enquête montrent d'ailleurs qu'Andrea fait preuve à la fois d'une « sursocialisation et d'une « suradaptation » à un environnement de travail très « masculin » (Buscatto, 2008). Andrea a en effet été « sursocialisée » par le biais de sa famille, de ses amis et de son conjoint. Avant d'entrer dans le nettoyage urbain, elle travaillait dans une usine de sidérurgie tout comme ses parents et ses deux frères. Sa famille l'a poussée à entrer dans le nettoyage urbain, non pas pour le travail en soi, mais davantage pour le statut de fonctionnaire qui apparaissait comme une solution pour sortir de la condition ouvrière et ainsi « échapper durablement à l'insécurité économique » (Beaud, 2002, p. 221) : « Mes parents ils étaient à fond derrière moi pour entrer à [nom de l'entreprise], la sécurité de l'emploi, à l'abri du

⁶ Toutes ces expressions ont été entendues lors de nos observations.

⁷ Il s'agit d'un pseudonyme.

⁸ L'équipe du matin travaille de 4 heures à 12 heures et dispose d'une pause de 45 minutes à 8 heures dans un local prévu à cet effet et pendant laquelle la plupart font un « casse-croûte ».

chômage, ils m'ont dit de pas hésiter une seconde » (Andrea, balayeur).

En outre, Andrea a toujours évolué dans un environnement social principalement masculin. Elle se qualifie elle-même de « garçon manqué » et affirme avoir toujours préféré la compagnie des garçons dès l'école primaire :

J'ai toujours plus traîné avec des garçons, déjà j'ai eu deux frères, donc j'étais assez copine avec leurs copains. À l'école, je fuyais les cordes à sauter et préférais le foot, j'ai toujours été un peu garçon manqué, du coup ça n'a pas surpris mes proches quand je suis arrivée dans ce milieu d'hommes (Andrea, balayeur).

Andrea vit en concubinage avec l'un de ses collègues, lui aussi balayeur, qui lui a d'ailleurs donné envie d'entrer dans le métier. Ses premières expériences dans cette profession ont ainsi été singulières, d'une part parce qu'elle est l'unique femme parmi 165 hommes, ce qui a surpris tous ses collègues et d'autre part, parce que la présence de son compagnon a eu une influence sur son intégration dans le métier. Dès l'arrivée d'Andrea, celui-ci la protégeait des remarques plus ou moins agressives, formulées par ses collègues. Ces remarques étaient basées sur sa capacité à exercer les tâches d'un balayeur et à se maintenir dans le métier, en attestent les propos des collègues d'Andrea : « Tu vas pas y arriver à tenir le tuyau! », « De toute façon, tu tiendras pas. », « C'est Laurent qui t'a fait entrer »; autant de propos rapportés par Andrea et qui l'ont marquée. Ce jugement sur cette supposée incapacité était renforcé par la suspicion du stigmatisme de la « promotion canapé » (Pruvost, 2002) engendré par la relation entre Andrea et son compagnon de vie, c'est-à-dire entre une nouvelle arrivée et un collègue d'expérience durablement installé dans le métier. Les remarques et les critiques dont était victime Andrea pouvaient être également liées à son genre et aux stéréotypes couramment associés tels que la féminité ou la douceur. Ses collègues tenaient des propos tels que : « La femme elle vient avec nous? » « T'aurais pu mettre une jupe. », « T'es pas gentille pour une femme, tu pourrais me faire un café? ». Lorsque son compagnon était présent, il avait systématiquement pris l'habitude de s'interposer et de réagir face à ces attaques avant même qu'Andrea puisse s'en défendre. Au bout de quelques jours, les commentaires désobligeants envers les femmes, qui se font traditionnellement dans ce milieu et dont nous avons parfois été nous-mêmes la cible⁹, se sont largement estompés pour finalement disparaître : « [Nom du compagnon] m'a toujours défendue, il s'interposait systématiquement quand y'avait des remarques mal placées et comme c'est un ancien, qu'il est respecté, ça a cessé » (Andrea, balayeur).

Toujours est-il que les interventions de son compagnon pour protéger Andrea l'ont mise à l'écart du groupe et l'ont exclue des relations informelles dans un premier temps. On peut ainsi supposer que l'humour, par le biais des plaisanteries, des quolibets et des moqueries auquel se livrent les hommes participe de l'ambiance de travail, de la réaffirmation d'un lien social entre ces salariés et de l'intégration dans un collectif de travail du « nous collègues » pour reprendre l'expression de Deschenaux et Clément (2014). Cela est d'ailleurs aussi vrai pour les éboueurs où les blagues racistes et sur les femmes sont nombreuses, fréquentes et tolérées. Dans certains secteurs comme celui de la propreté

⁹ Nous avons subi nous aussi des commentaires machistes lors de notre enquête de terrain.

urbaine, s'offusquer de la plaisanterie est mal perçu (Deschenaux et Clément, 2014). Ainsi chacun des balayeurs doit adopter une « relation à la plaisanterie », telle que l'évoquent Spradley et Mann (1979), et que nous définirions comme une relation impliquant l'énonciation et l'acceptation de plaisanteries, de moqueries. Le compagnon d'Andrea n'a pas laissé faire ces jeux verbaux, ces railleries auxquels tous les agents et plus encore les nouveaux se prêtent. Pourtant, ce sont ces plaisanteries et la capacité d'un balayeur à les supporter, à les accepter et surtout à en rire qui fondent son intégration au collectif. En ce qui concerne Andrea, son intégration au groupe a par conséquent été plus lente.

5.2. La « virilité » d'Andrea

La notion de « virilité », tel que le conçoit Le Feuvre (1999), semble tout à fait convenir à la situation d'Andrea. En effet, comme l'évoque aussi Jarty (2009), il « concerne les femmes poussées à mettre en œuvre un mode de vie, dit masculin, caractérisé par un surinvestissement temporel dans le travail professionnel et par un désengagement plus ou moins volontaire et plus ou moins bien assumé de la sphère privée » (p. 8). Si nous disposons de peu d'informations quant à la vie privée d'Andrea, on sait en revanche qu'elle est très investie dans son travail. Elle a en effet dû prouver sa capacité à endurer les difficultés du métier pour pouvoir s'y faire une place et y rester, ce qui renvoie à ce que Julhe et Honta (2012) qualifient de « processus d'assimilation des femmes à la profession par leur adhésion relative à des modes de fonctionnement masculins » (p. 347). Elle s'est ainsi interdit de solliciter l'aide de ses collègues, s'est empêchée de se plaindre même dans les moments difficiles et s'est toujours portée volontaire pour faire n'importe quelle tâche. Ainsi, elle a pris l'habitude d'exécuter des missions particulièrement physiques comme le désherbage, n'a jamais hésité à faire le balayage d'un canton, tâche pénible socialement puisque s'exécutant seul(e) et pouvant contraindre à ne parler à personne pendant huit heures. Andrea n'a par ailleurs jamais refusé des tâches difficiles physiologiquement, tel que le nettoyage des canisites¹⁰ dont l'odeur est particulièrement insoutenable. Peu à peu, Andrea s'est donc fait accepter de ses collègues en travaillant autant qu'eux et parfois même mieux qu'eux, puisqu'elle assume plus de tâches, le fait très efficacement et, à l'instar de ses collègues masculins, sans jamais s'en plaindre : « Andrea elle bosse super bien, elle en fait plus que certains, elle rechigne jamais, elle est super » (Fabrice, balayeur).

Andrea a donc été intégrée et s'est fait une place durable dans le secteur de la propreté urbaine en affirmant et en montrant qu'elle est l'équivalent des hommes, c'est la raison pour laquelle Andrea a en quelque sorte renoncé à mettre en avant certains aspects de sa féminité, à « en occulter la partie visible » (Pfefferkorn, 2008, p. 117) : « C'est plus facile d'être traitée comme un homme quand on a l'air d'un homme alors on s'adapte, et puis pour moi ça a pas été très très difficile, j'ai jamais vraiment été féminine » (Andrea, balayeuse).

Enfin, Andrea a dû rapidement prendre des distances vis-à-vis de son compagnon et de la protection qu'il lui offrait. Au lieu d'être facilitante et intégrative, celle-ci s'est avérée contraignante et ségrégative. En effet, dès qu'Andrea a pris de la distance par rapport à son

¹⁰ Les canisites sont les lieux dédiés à la défécation des chiens.

compagnon, elle a été de nouveau confrontée à l'humour de ses collègues et a pu être incluse petit à petit dans un collectif de travail :

Ça a mis un certain temps pour que je sois acceptée, m'éloigner de [nom du compagnon] pour pas que je sois juste une « copine de », mais aussi « une agent » comme les autres ça a grandement facilité les choses. Les blagues, l'humour lourd est revenu, mais ça fait partie du jeu et à partir du moment où tu sais y mettre fin, c'est bon (Andrea, balayeuse).

Aujourd'hui, parce qu'elle a su s'adapter et qu'elle était « suradaptée », Andrea a une place au sein de la propreté urbaine et s'y plaît : « Je sais pas ce que je ferai dans dix ans, mais pour l'instant je suis bien, vraiment, j'ai fait mon trou » (Andrea, balayeuse). Néanmoins, les capacités et ce qu'a mis en œuvre Andrea pour endurer et rester dans le métier ne viennent pas aider à la féminisation du métier puisqu'elle est perçue comme l'exception qui confirme la règle : « On a une femme chez nous, elle est très bien, elle est super, elle bosse bien, mais tout le monde n'est pas comme elle » (Maurice, balayeur).

Conclusion

Selon Philippe Alonzo (2008), des initiatives se multiplient afin de faire taire les stéréotypes au sujet du travail dit masculin et du travail dit féminin. Néanmoins, le marché du travail traditionnellement féminin reste encore largement cloisonné horizontalement comme verticalement. C'est ce que nous avons montré dans le secteur de la propreté urbaine étudié où les femmes ne sont pas encore véritablement entrées dans ces métiers traditionnellement masculins et pour cause : les métiers d'éboueur et de balayeur apparaissent comme des secteurs construits en des bastions masculins. La technicité et la force physique qu'ils exigent sont traditionnellement assumées par des hommes et empêchent de fait la pénétration des femmes dans ce secteur. En outre, les rhétoriques de ceux qui régissent la propreté urbaine, mais aussi de ceux qui l'exécutent propagent et légitiment ce discours. Pourtant, Andrea, l'unique femme balayeuse est parvenue à passer outre et a été, au fil du temps, acceptée par ses collègues en tant qu'un(e) collègue comme les autres. On ne peut néanmoins parler ici de féminisation massive, ni même de féminisation tout court de la propreté urbaine tant le parcours d'Andrea est exceptionnel et la place « symboliquement aux marges de la catégorie “femme” » (Le Feuvre et Guillaume, 2007, p. 14). D'ailleurs, il serait intéressant d'étudier les effets d'une féminisation massive dans un secteur où les stéréotypes sexués sont très forts, si forts que les femmes se heurteraient sans doute à des stratégies défensives de la part des hommes visant à préserver le secteur de la propreté urbaine comme un secteur traditionnellement et durablement masculin.

Références

- Alonzo, P. (2008). Ouvrières à Saint-Nazaire: deux entreprises face à l'intégration des femmes dans les métiers de la navale. *Formation emploi*, 104, 23-36.
- Arborio, A.-M. (2001). *Un personnel invisible: les aides-soignantes à l'hôpital*. Paris, France: Anthropos.
- Arbour, M.-E., De Nayves, H. et Royer, A. (2014). Féminisation linguistique: étude comparative de l'implantation de variantes féminines marquées au Canada et en Europe. *Langage et société*, 2(148), 31-51.
- Beaud, S. (2002). « 80 % au bac »... et après? *Les enfants de la démocratisation scolaire*. Paris, France: La Découverte.
- Béguin, M. (2013). *Éboueur, balayeur. Deux « petits métiers » au cœur de la ville: comment supporter le « sale travail »?* (thèse de doctorat). Université de Lorraine, France.
- Béguin, M. (2015). L'environnement dans le travail et dans les esprits des agents de propreté urbaine: entre contrainte et motivation. *Sociologies, Dossiers Enjeux environnementaux et dynamiques des groupes professionnels*.
- Benelli, N. (2011). *Nettoyeuse. Comment tenir le coup dans un sale boulot*. Zurich, Suisse: Seismo.
- Bourdouxhe, M., Guertin, S. et Cloutier, E. (1992). *Étude des risques d'accident dans la collecte des ordures ménagères* (Rapport n° 061). Québec, Canada: Institut de recherche en santé et en sécurité du travail du Québec.
- Bretin, H. (1995). Nettoyer dans la ville. *Futur antérieur*, 4(30-31-32), 159-177.
- Bretin, H. (2000). Le nettoyage, aux confins du jour et de la nuit. *Annales de la recherche urbaine*, 87, 95-99.
- Buscatto, M. (2008). Tenter, rentrer, rester: les trois défis des femmes instrumentistes de jazz. *Travail, genre et sociétés*, 1(19), 87-108.
- Cacouault-Bitaud, M. (1999). Professeur du secondaire: une profession féminine? Éléments pour une approche socio-historique. *Genèses*, 36(1), 92-115.
- Chapoulie, J.-M. (1984). Everett C. Hughes et le développement du travail de terrain en sociologie. *Revue française de sociologie*, 25(4), 582-608.
- Corteel, D. et Le Lay, S. (2011a). *Les travailleurs des déchets*. Toulouse, France: Erès.
- Corteel, D. et Le Lay, S. (2011b). Travailler aux abords des déchets: un clair-obscur contemporain. Dans D. Corteel et S. Le Lay (dir.), *Les travailleurs des déchets* (p. 16-32). Toulouse, France: Erès.
- Dejours, C. (2000). *Travail, usure mentale: essai de psychopathologie du travail*. Paris, France: Bayard.
- Deschenaux, A. et Clément, F. (2014). Le rire des victimes. *Civilisations*, 62(2), 91-108.
- De Silguy, C. (1996). *Histoire des hommes et de leurs ordures. Du Moyen Âge à nos jours*. Paris, France: Le Cherche Midi.
- Fournier, P., Muller, S., Hatzfeld, N., Lomba, C., Cohen, Y. et Arborio, A.-M. (2008). *Observer le travail*. Paris, France: La Découverte.

- Gallioz, S. (2006). Force physique et féminisation des métiers du bâtiment. *Travail, genre et sociétés*, 2(16), 97-114.
- Gallioz, S. (2007). La féminisation des entreprises du bâtiment: le jeu paradoxal des stéréotypes de sexe. *Sociologies pratiques*, 1(14), 31-44.
- Gallioz, S. (2008). Être femme et entrer dans le secteur du bâtiment: recherche de l'exception ou acte de folie? Dans D. Kergoat, Y. Guichard-Claudic et A. Vilbrot (dir.), *L'inversion du genre. Quand les métiers masculins se conjuguent au féminin... et réciproquement* (p. 325-340). Rennes, France: Presses universitaires de Rennes.
- Gernet, I. et Le Lay, S. (2011). S'accommoder des conduites viriles dans les collectifs de travail mixtes. Le cas des éboueurs. Dans D. Corteel et S. Le Lay (dir.), *Les travailleurs des déchets* (p. 257-278). Toulouse, France: Erès.
- Jarty, J. (2009). Les usages de la flexibilité temporelle chez les enseignantes du secondaire. *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, 9, 11-15.
- Jobin, C. (1995). *Entre les activités professionnelle et domestique: la discrimination sexuelle*. Lausanne, Suisse: Editions d'en bas.
- Jolé, M. (1998). Le balayeur en son métier: l'exemple parisien. *Annales de la recherche urbaine*, 88, 90-94.
- Julhe, S. et Honta, M. (2012). L'articulation travail-famille chez les conseillers techniques sportifs: situations asymétriques entre hommes et femmes. *Sociologie*, 3(4), 341-357.
- Lambelet, A. (2005). *L'inconfortable uniforme de l'éboueur*. Neuchâtel, Suisse: Université de Neuchâtel, Institut d'ethnologie.
- Le Feuvre, N. (1999). Gender, occupational feminization and reflexivity: A cross-national perspective. Dans R. Crompton (dir.), *Restructuring Gender Relations and Employment: The Decline of Male Breadwinner* (p. 150-178). Oxford, Royaume-Uni: Oxford University Press.
- Le Feuvre, N. et Guillaume, C. (2007). Les processus de féminisation au travail: entre différenciation, assimilation et « dépassement du genre ». *Sociologies pratiques*, 1(14), 11-15.
- Le Lay, S. (2008). *Le bricolage comme art de (bien) vivre (le travail)? L'exemple des éboueurs*. Communication présentée à Génie(s) de la bricole. Lyon, France: INSA.
- Le Lay, S. (2015). Être éboueur-e à Paris. *Travail, genre et sociétés*, 1(33), 105-121.
- Löwy, I. et Marry, C. (2007). *Pour en finir avec la domination masculine de A à Z*. Paris, France: Broché.
- Malochet, G. (2005). La féminisation du personnel de surveillance des prisons pour hommes. *Sociétés contemporaines*, 3(59-60), 199-220.
- Marry, C. (2004). *Les femmes ingénieurs. Une révolution respectueuse*. Paris, France: Belin.
- Mathieu, N.-C. (1985). Quand céder n'est pas consentir. Dans N.-C. Mathieu (dir.), *L'Arraisonement des femmes. Essais en anthropologie des sexes* (p. 169-245). Paris, France: Éditions de l'école des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Messing, K. et Elabidi, D. (2002). Aides-soignants et aides-soignantes: la collaboration dans les tâches physiques lourdes. *Cahiers du genre*, 32, 5-25.

- Michel, F. (2011). Quand tout un univers prend sens dans son rapport à la pénibilité de la tâche. Étude d'une entreprise privée d'éboueurs en Belgique. Dans D. Corteel et S. L. Lay (dir.), *Les travailleurs des déchets* (p. 169-190). Paris, France: Erès.
- Molinier, P. (2000). Virilité défensive, masculinité créatrice. *Travail, genre et sociétés*, 1, 25-44.
- Molinier, P. (2002). Le continent noir de la féminité: sexualité et/ou travail? *Cliniques méditerranéennes*, 2(66), 105-123.
- Molinier, P. (2004). Psychodynamique du travail et rapports sociaux de sexe. *Travail et Emploi*, 97, 79-91.
- Perrot, M. (1987). Qu'est-ce qu'un métier de femme? *Le Mouvement Social*. 140, 3-8.
- Pfefferkorn, R. (2008). Introduction. Dans D. Kergoat, Y. Guichard-Claudic et A. Vilbrot (dir.), *L'inversion du genre. Quand les métiers masculins se conjuguent au féminin... et réciproquement* (p. 113-121). Rennes, France: Presses universitaires de Rennes.
- Pruvost, G. (2002). Les « innommables » de la préfecture de Police. *L'Homme et la société*, 143-144(1), 29-45.
- Scotto, M. J., Sappe, R. et Boyer, A. (2008). Réussir la diversité du genre. Une expérience de développement de l'égalité professionnelle femme/homme dans le secteur de la construction, souvent considéré comme « masculin »: l'exemple de CARI, entreprise de BTP dans les Alpes Maritimes. *Management & Avenir*, 18(4), 18-41.
- Spradley, J. P. et Mann, B. J. (1979). *Les bars, les femmes et la culture: femmes au travail dans un monde d'hommes*. Paris, France: Presses universitaires de France.
- Trasforini, M.-A. (2007). « Elles deviendront des peintres ». Femmes artistes et champ social de l'art. Dans S. Lachat et A. Fidecaro (dir.), *Profession: créatrice. La place des femmes dans le champ artistique* (p. 25-47). Lausanne, Suisse: Antipodes.
- Trebord, L. (2008). Des tombeliers et chiffonniers à la collecte assistée par ordinateur. *Galileo*, 12-17.
- Trompette, P., Saglio, J. et Dufoulon, S. (1999). Métier militaire et identité féminine. La féminisation de la frégate Montcalm. *Les Champs de Mars*, 5, 5-29.
- Volkoff, S. (2006). « Montrer » la pénibilité: le parcours professionnel des éboueurs. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 163(3), 62-71.
- Zolesio, E. (2009). Des femmes dans un métier d'hommes: l'apprentissage de la chirurgie. *Travail, genre et sociétés*, 2(22), 117-133.

Notice biographique

Marine Béguin, Ph.D. en sociologie, a réalisé sa thèse (2013) au sein du Laboratoire Lorrain de Sciences Sociales de l'Université de Lorraine située à Nancy (France). Aujourd'hui, elle est sociologue dans un cabinet d'études privées à Nantes où elle poursuit ses recherches sur la santé et les risques au travail. Elle réalise des diagnostics au cœur des entreprises et des collectivités sur la qualité de vie au travail des salariés.